

Mai l'ancèu couvave sis iòù!
 E'n jour de mai, l'èr que respiro
 Alenè dins toun gai draïou,
 E subran di fiéu de la liro
 Canté lou nis de roussignòu !

Vaqui nascu lou Felibrige,
 Lou miejour de toun bèu matin,
 Après lou silènci e l'aurige
 Tout cencha de rai diamantin.
 A tu, douço aubo di félibre,
 Un aut pedestau de si libre
 Dins lou tèmple di plus bèu vers !
 Clémenco, à tu, pèr ta lièurèio,
 Lou brout requist e sèmprè verd
 Di falabrego de Mirèio,
 Li cant d'amour li plus divers !

De quatre siecle lou grand flume
 Nous desseparo de si flot :
 Qu'enchau à l'astre que fai lume,
 Au pouèto, alut matelot ?
 Tant que lou soucit, la viòleto
 E l'agoulènço risouletto
 Auran soun parfum, sa vertu,
 L'aura d'abiho felibrenco
 Lou vòu sus élis abatu,
 Que jouino, gaïo e premierenco,
 Faran de mèu rèn que pèr tu.

Sèmpre e pertout toun astre briho
 A la naturo d'ou soulèu !
 Toulouse, Prouvènço e patrio
 N'an t'outi qu'un mème calèu !
 E t'outi tres em'alegresso,
 O premiero di felibresso !
 D'ounour volon t'envirouna !
 Se lis aucèn an l'armounio,
 S'i rose lou baume èi douna,
 A tu te fau de l'engenio
 La glòri pèr te courouna !

de mai, l'air qui respire — souffla dans
 ton joyeux sentier, — et tout à coup, des
 fils de la lyre — le nid de rossignols
 chanta !

Voilà le Félibrige né, — ce midi de ton
 beau matin, — après le silence et l'orage
 — tout couronné de rayons diamantés ! —
 — A toi donc, douce aube des félibres, —
 un piedestal élevé de leurs livres — dans
 le temple des plus beaux vers ! — Clé-
 mence, à toi, pour ta livrée — la jolie
 branche toujours verte — des micocoules
 de Mireille, — des chants d'amour les
 plus variés !

Le grand fleuve de quatre siècles —
 nous sépare de ses flots : qu'importe à
 l'astre qui éclaire ! — au poète, ce ma-
 telot ailé ! — Tant que le souci, la vio-
 lette et l'églantine souriante — auront
 leurs vertus et leurs parfums, — il y
 aura des abeilles félibresques, — arrêtant
 leur vol sur elles, — qui jeunes, joyeuses
 et précoces, ne feront du miel que pour
 toi !

Partout et à jamais ton astre brille :
 — il est de la nature du soleil ! —
 Toulouse, la Provence et la patrie —
 n'ont qu'un même flambeau. — Et toutes
 les trois, tressaillantes d'orgueil, — ô
 première des félibresses ! — veulent t'en-
 tourer d'honneurs ; — car si les oiseaux
 ont l'harmonie, — si les roses ont le par-
 fum, — il te faut, à toi, la gloire du
 génie — pour te couronner !

ALEXANDRINE BRÉMOND.